



MYTHES, RITES, SYMBOLES  
DANS LA SOCIÉTÉ  
CONTEMPORAINE

sous la direction de  
**Monique Segré**

1996

Laboratoire de Recherche et d'Études en Sciences Sociales  
C.N.R.S.-E.N.S. Cachan

## Mythologie filmique du nucléaire

Sous cet intitulé peut-être un peu vague, je me propose de suivre dans ses grandes lignes les formulations, les déplacements et les reformulations du rapport que les sociétés occidentales entretiennent depuis 1945 avec l'énergie nucléaire, en m'appuyant sur les représentations créées et diffusées par l'image filmique et plus récemment télévisuelle.

Ces oeuvres filmées ou télévisuelles racontent une histoire, qui est, au moins officiellement, celle d'un héros puissant, ambigu et embarrassant : la désintégration de l'atome et ses conséquences. Elles la mettent en scène, en situation, en mouvement, ce qui dessine des séries de variations. J'en avais fait une première exploration entre 1982 et 1986, qui avait abouti à un ouvrage constatant l'établissement d'un discours cohérent<sup>1</sup>. Etirées sur maintenant cinquante ans, ces images ont elles-mêmes une histoire. L'ensemble des récits, pris dans leur courbure historique, se déroule sous l'ombre portée et puissante de la géopolitique.

Je remercie donc Monique Segré de l'occasion qui m'est donnée aujourd'hui, pour faire un nouveau point, tenant compte de deux événements récents, la fin de la guerre

---

<sup>1</sup>Hélène PUISEUX, *L'Apocalypse nucléaire et son cinéma*, Paris, Editions du Cerf, Coll. 7<sup>e</sup> Art, 1988.

froide survenue entre 1989 et 1991, et le cinquantenaire d'Hiroshima-Nagasaki en 1995, deux événements qui pèsent inégalement dans notre vie commune avec le nucléaire mais l'un et l'autre apportent, avec un éclairage nouveau, le surgissement de données présentes sans doute en 1988, mais plus difficiles à distinguer.

La politique d'affrontement des deux grandes puissances, pilier et justification des stocks d'armements nucléaires dans le monde, s'est décalée, elle semble s'être enfoncée, dans un espace que, à tort ou à raison, l'on aimerait clos. Et sinon clos, du moins suffisamment modifié, pour que la crainte d'une réaction en chaîne généralisée déclenchée par les militaires des deux blocs, régime sous lequel on a vécu pendant plus de quarante ans, disparaisse au profit d'autres peurs.

Dans le même temps, notre rapport à l'image filmique s'est modifiée avec la multiplication des chaînes télévisées : les développements des techniques, câble et satellite, datent de moins de dix ans, ces deux modes de transmission intervenant eux-mêmes dans le contexte de la libéralisation de la TV en France depuis 1982.

Cette double modification, celle de nos craintes et celles des modes de transmission et des lieux de réception, qui ont entraîné un émiettement des images du nucléaire et l'adoption de nouveaux styles, me conduit tout naturellement à construire cette communication en deux étapes : dans un premier temps, je rappellerai comment, avant 1990, fonctionnait le monde filmique mettant en scène le nucléaire. J'indiquerai comment, en circonscrivant les peurs nées à Hiroshima et Nagasaki, ces oeuvres avaient présenté des solutions pour rendre cette peur acceptable, vivable, voire même désirable. Elles avaient, sous leur apparente diversité, une cohérence temporelle, un discours socio-politique assez aisément repérable et un point aveugle, que je n'avais pas si bien vu que cela en 1988.

Dans un second temps, je présenterai des résultats forcément partiels, le recul de l'analyse étant encore assez court, sur le monde nucléaire mis en place, cette fois-ci, par la télévision, en m'appuyant essentiellement sur la commémoration d'Hiroshima-Nagasaki en août 1995. J'essaierai là aussi d'en présenter les cohérences ou les blocages.

## I. Un ensemble de récits, fonctionnant comme une mythologie.

Depuis 1945, une multitude de films, de nature différente, documents d'archives progressivement libérés par l'armée américaine, documentaires réalisés à diverses occasions, fiction réaliste et science fiction plus ou moins délirante ont offert leurs images au danger nucléaire, principalement la bombe, mais aussi les fuites radioactives des centrales : les principaux pays producteurs sont les Etats-Unis à quatre vingt dix pour cent, suivis par la France, l'Angleterre, souvent en co-production avec l'Italie. En somme, les grandes puissances riches. Le Japon, puissance riche et atomisée si j'ose dire, a fourni quelques films réalistes et une quantité de films fantastiques sur l'événement qu'il est le seul à connaître d'expérience. L'URSS, puissance atomique, en a été fort avare (un ou deux Tarkowski), et la Chine, quoique puissance atomique, mais faible productrice de films, a, comme les pays en voie de développement, eu d'autres champs de préoccupation que les états d'âme des grandes puissances du club atomique.

Un discours plein de cohérence sur un monde en danger, dérangé et souvent délirant, telle pourrait être la brève formule pour désigner l'ensemble de centaines de films qui ont surgi dès la fin des années 40, quatre ou cinq ans après un premier choc, celui d'Hiroshima-Nagasaki, et après le second choc que la possession de l'arme nucléaire par l'URSS a suscité aux USA, grand producteur de ces oeuvres.

Il s'agissait de se faire à l'idée complètement neuve que les hommes - et non plus les dieux ou le hasard - détenaient maintenant l'exorbitant pouvoir de faire sauter la planète, de faire disparaître ou muter les espèces vivantes, et en premier lieu l'espèce humaine. Les rares images d'archives avaient montré Hiroshima, notamment, rasée à moins de dix centimètres de haut; les récits oraux ou écrits, avaient parlé des corps carbonisés, des rivières qui bouillaient, des pierres ou des yeux fondus, des plaies effrayantes, des maladies inconnues. Au début, tout s'était passé dans la discrétion : les documents sont été classés secrets par la défense américaine et les copies partielles diffusées aux services armés des pays alliés étaient elles-mêmes diffusées après maintes censures. On n'avait donc pas vu grand-chose, l'autocensure japonaise

rejoignant la censure américaine. Ça ne se voyait pas mais ça se savait et c'est sur cette horreur et les dérivés possibles de ces horreurs que les fictions se sont mises à broder des séries de films fantastiques. La véritable inflation dans la production de ces films correspond assez exactement à la découverte du secret nucléaire par l'Union soviétique en 1949 et à l'inflation des essais atomiques.

Une brève chronologie permet de distinguer grosso modo 3 périodes dans cette production d'environ quarante années. Ces périodes ne sont pas des tiroirs bien fermés, car elles communiquent entre elles, comme des couleurs qui déteindraient ; mais elles correspondent à des modes de scénarios plus ou moins dominantes.

1. A partir de 1949 (date où l'URSS possède elle aussi la bombe), l'imagination entre au service du nucléaire pour lui bricoler une histoire, et le rendre pensable, et même justifiable, pour les spectateurs. Les Martiens désireux de voler le secret atomique, les fourmis rendues géantes par des expériences mal conduites, ont une forte tonalité maccarthyste. Monstres de l'espace ou monstres humains mutants figurent avec bonne grâce, en évitant de les nommer, les ennemis contre lesquels, justement, on prépare, dans le réel, les stocks d'armes atomiques au cas où il leur viendrait à l'idée de se servir des leurs. Cette abondante production, d'abord en noir et blanc, puis en couleur, prend comme théâtre, les déserts et les villes des Etats-Unis : les radiations, les mutants, les araignées géantes pourchassant de gentilles familles américaines, justifient, dans certains films l'emploi de la force atomique pour débarrasser les familles des ennemis atomiques. Les films à monstres ne sont pas l'apanage des Etats-Unis, première puissance atomique, première et seule utilisatrice de l'arme nucléaire dans le réel; le Japon produit à partir de 1954, la série des grands monstres préhistoriques que les radiations atomiques ont réveillés : Godzilla, Gamera, dans des dizaines de films, ravagent les villes japonaises, détruisent sans relâche, images d'une force brutale du fonds des âges libérées par une science avide de connaissances et sans scrupule. Leur succès est grand, aux Etats-Unis, au Japon et dans tous les pays occidentaux. Godzilla est vaincu dans tous les scénarios jusqu'en 1965, date à laquelle il passe au service de la civilisation pour lutter contre d'autres monstres.

2. La mode des monstres et des mutants survit longtemps pour exprimer ou exorciser l'angoisse du nucléaire, mais elle entre en concurrence, au début des années 60, avec des films plus plausibles, plus vraisemblables : par exemple, la série des James Bond, inlassable traqueur des espions atomiques, des savants fous (et liés aux Soviétiques) qui méditent de faire sauter les Etats-Unis ou toute la planète. Quittant les domaines sacrés du ciel et de l'enfer, le nucléaire devient un personnage de notre propre monde. Il est aidé, pour cette transformation, pour cette naturalisation en somme, par la libération de certains documents d'archives : on peut voir, à l'occasion des commémorations de 1965, de 1970 (25<sup>e</sup> anniversaire), de 1975, de grands documentaires qui présentent son histoire officielle. Dans le même temps, et dans le réel, son emploi civil (énergie ou médecine nucléaire) le rapproche des spectateurs, sans cesser de les inquiéter.

3. Une troisième période, qui nous mène de 1979 à 1989, est marquée par la reprise de tension due aux événements d'Afghanistan, et le conservatisme de Reagan qui laissent prévoir de beaux jours à l'opposition irréductible entre l'Est et l'Ouest. On assiste à une véritable inflation du thème atomique où tous les genres coexistent; les films de cette décennie forment un ensemble réellement composite, très riche, les monstres n'ont pas disparu, les documentaires ou les fictions réalistes sur le nucléaire civil et ses dangers s'installent en salle de cinéma ou à l'écran de télévision, et surtout, la vision du futur prend une forme plus directement socio-politique : l'atome est en effet utilisé pour penser et mettre en images des utopies sociales entre les mains de dictateurs qui ont profité des bouleversements dus à une guerre atomique; celle-ci a eu lieu hors-champ, avant le début du film, ou elle intervient au cours du récit.

Novembre 1989, le Mur de Berlin tombe, Gorbatchev a pris le pas sur l'ancienne nomenklatura militaire en URSS, pour être lui-même remplacé à la suite du putsch de 1991, par Boris Eltsine et une ouverture officielle sur l'Ouest, sur laquelle on peut épiloguer. Quoi qu'il en soit, la guerre froide et ses menaces de destruction nucléaire réciproque et totale s'effondrent comme un château de cartes. Les peurs qui lui étaient liées, et qui en cristallisaient d'autres (peur de l'inconnu, peur de la mort, peur de l'autre) ne sont plus de bons ressorts dramatiques ou épiques : les scénaristes se

tourment depuis cette date non plus vers des dictatures nées d'un épisode nucléaire, mais vers la violence des mafias industrielles ou informatiques.

Cet ensemble coloré, évolutif, distrayant - à l'étude duquel je me suis vraiment amusée pendant plusieurs années, même s'il est souvent répétitif - a forgé une histoire aux ravages possibles des explosions nucléaires. Sans ces films, les images de l'histoire militaire nucléaire est heureusement courte et se borne à Hiroshima et Nagasaki. L'histoire scientifique des ravages est malheureusement beaucoup plus longue : les tests et les accidents de centrales ou d'usines sont au séisme majeur d'Hiroshima et Nagasaki comme de petites répliques. Les films documentaires qui leur sont consacrés, tous réalisés par les armées des différents pays, ont des discours de doctrines officielles, toujours bien tranchés, discours militaires ou, à l'opposé, discours militants. Ils ne sont guère entrés en concurrence avec la majestueuse et distrayante production cinématographique de fiction, qui a été seule responsable, pour la plupart d'entre nous, de la mise en place de la toile de fond, du décor, des stéréotypes, pour penser les destructions du nucléaire, pour les familiariser, en proposer divers modèles, en meubler notre présent de spectateur et notre futur imaginaire ou fantasmatique.

On peut dégager, par delà les modes de scénarios et de mise en images, une cohérence.

1. Cohérence de la thématique. A travers la variété ont été inventoriées les composantes d'une peur : celle des grandes mutations sociales, politiques, biologiques, écologiques qu'engendrait la cohabitation, de gré ou de force, avec l'énergie nucléaire libérée à Hiroshima et Nagasaki en 1945. Elles sont inventoriées, et donc mieux maîtrisables; l'ensemble filmique a bien les fonctions d'un ensemble mythologique, il cerne un problème insoluble, lui dessine des possibles et donc, en le familiarisant, lui dessine des limites, le rend somme toute acceptable, vivable.

2. Une permanence se dégage, qui n'est pas la moins curieuse : dans ces films, les victimes sont les mailles de l'organisation du monde du spectateur, ses réseaux de communication, ses institutions, et parmi elles, toujours séparée, détruite par les décès et les drames, la famille. Les films post-atomiques montrent toujours le

sacrifice de la famille, et se trouvent - c'est le seul point - en parfaite conformité avec le réel des bombardements d'Hiroshima et Nagasaki où les familles ont été totalement ou partiellement anéanties.

Ils nous ont, par l'addition des images, bâti un monde imaginaire, si bien implanté, que, devant tel paysage industriel en ruines, devant tel désert, devant telle cité ravagée par les séismes ou des cyclones, l'on pourrait se croire dans un post-atomique! On ne l'a jamais vu mais on le connaît. La destruction atomique nous est devenue familière, pensable, on a l'illusion de pouvoir y faire face en cas de catastrophe. Leur fantastique, finalement, est devenu notre plausible.

3. Une cohérence remarquable de l'ensemble est donnée par la temporalité retenue dans la plupart des films : les guerres nucléaires, les réactions en chaîne et les mutations possibles sont situées dans notre futur, à des dates fantaisistes ou non (celles-ci risquant de se périmier et l'oeuvre avec). On nous présente des mondes qui ont déjà été ravagés, des mondes post-atomiques, qui, par défaut, en creux, affirment que l'humanité en a réchappé, qu'on peut donc en réchapper, que tout n'est pas perdu avec le nucléaire sur la terre. Les espaces et les institutions peuvent être ravagés en cours de scénario, il y a cependant un avenir post-atomique à l'humanité. Mieux, on peut même dire que, grâce à la temporalité de cet ensemble d'avant 1989, à quelques exceptions près<sup>2</sup>, le nucléaire et ses ravages paraissent presque désirables : dans le monde dérangé, bizarre, qu'il crée, beaucoup de scénarios jouent le nucléaire comme une nouvelle carte donnée à une humanité qui n'avait pas su tirer parti de ses chances avant de si mal utiliser le nucléaire. Certains vont même jusqu'à remplacer le carton THE END, par THE BEGINNING.

4. Un discours se crée, par défaut, par absence, dans cette famille de films. La question de la responsabilité de l'emploi des missiles ou des dysfonctionnements de centrales civiles, est éludée par le flou des formules, par le fait qu'elle a eu lieu "autrefois", mais un autrefois qui est quand même dans le futur du spectateur. On ne désigne presque jamais le responsable de l'erreur ou de la volonté qui a déclenché la réaction en chaîne destructrice. Si, à la faveur du scénario, l'armée américaine elle-

---

<sup>2</sup>Parmi les plus connus, citons *Le Dernier rivage*, de S. Kramer, USA, 1959 et *Dr Folamour*, de Stanley Kubrick, G.-B. 1964.

même emploie la bombe contre des mutants ou des Martiens, c'est toujours avec beaucoup de discernement, les dégâts sont donc limités à la cible et le nucléaire parfaitement maîtrisé et utile. Quelques films de la Guerre froide désignent ouvertement l'ennemi, l'Union soviétique, nommée ou à peine travestie dans un nom de fantaisie, c'est le cas de *La Troisième Guerre Mondiale* de Greene, 1982, par exemple. Mais, dans la plupart des cas, on ne sait pas : un carton explicatif, ou une voix off dans la bande son parle de "*la folie des hommes*" "*Une guerre a éclaté*", "*La troisième guerre mondiale a duré 25 ans*", mais les protagonistes ne sont pas nommés. Le plus souvent, nul n'est ouvertement responsable de la destruction. Quelques films, cependant, laissent planer le doute sur les Etats-Unis : ainsi, dans *La Planète des Singes* en 1968, le héros, retrouvant la statue de la Liberté à demi-enfouie sur une plage s'écrie "*Ah! les imbéciles, Ils l'ont fait (They did it)*". Ce n'est que vers le milieu de la décennie 80 qu'apparaissent les interrogations, ou les critiques, ou les moqueries (par exemple, dans *Le retour des morts-vivants*, USA, 1985, Dan O'Bannon, ridiculise la minimisation du lancement d'un missile sur les morts vivants de Saint-Louis par l'information transmise à la télé par les militaires : "*Il n'y a que quatre mille morts dans la population civile*", dit une voix rassurante).

On s'interroge alors sur le travail étonnant qui a consisté pour les producteurs et réalisateurs des Etats-Unis, pendant quarante ans, à bombarder par films de fictions interposés, inlassablement, le sol national du Kansas à la Californie; de New-York à Phoenix, Arizona, ce sont les Américains et l'Amérique, qui se frappent. Châtiment fantasmatique d'une culpabilité refoulée? Je laisse la question en suspens, je la retrouverai pour conclure.

Une chose est certaine, la disparition de la guerre froide, depuis 1989, a tué, au moins provisoirement, le genre nucléaire dans ses formes classiques. Les films d'anticipation ne comportent plus de scénarios de destruction massive. C'est le remplacement d'une crainte précise, accrochée sur l'atome, par une crainte diffuse, où se charrient pêle-mêle les données écolo alarmistes, le sida, les discours les plus plats sur la violence et la contagion, la mafia; les dictatures ne sont plus issues que d'un extrême affrontement entre bandes. Le phénomène des bandes et le règne de la

drogue pour peindre les mondes virtuels a pris la place de l'atome comme porteur de tous les maux, y compris celui de la fin des temps.

**H. 1995 : une année riche pour l'amateur d'images liées au nucléaire.**

Que devient le nucléaire, pratiquement délaissé par le cinéma de fiction, privé du secours dans une fuite vers l'imaginaire, réduit aux journaux télévisés et aux documentaires de la télévision? Comment se construit notre relation avec cet hôte ambigu et hélas, devenu familier ?

Je parlerai ici essentiellement de la télévision française, avec quelques incursions à l'étranger. Dans les journaux télévisés - les J.T. - il pointe son nez sous forme de miettes, flash sur les fuites dans des centrales, visites d'inspection de l'agence nucléaire internationale de Vienne chez Saddam Hussein, reportages sur de vieux sous-marins nucléaires soviétiques pourrissant en Mer Blanche, louches petits commerces de caesium ou de plutonium découverts dans des coffres de voitures, sur des parkings non loin de l'ancien rideau de fer, écologistes manifestant contre des navires emportant au Japon du plutonium retraité, procès contre des usines où des ouvriers ont été irradiés, des essais nucléaires enfin, avec leurs images brèves, rituelles (Mururoa et la surface du lagon tout-à-coup opaque et laiteuse); ce sont des bribes inorganisées, sauf par le danger qu'elles rappellent. Leur inorganisation les prive de composer un discours cohérent qui se bloque dans l'impuissance, dans la crainte et puis vite, car c'est le mode de la télévision, on change de crise, on oublie, on passe à autre chose. Ajoutons à cela que dans la séquence de publicité qui suit, on peut voir de riants paysages verts, où des maisonnettes éclairées vantent le confort de l'électricité nucléaire, à moins qu'on ne voie filer un TGV avec la même source d'énergie (75% de l'électricité de France est nucléaire, ajoute la pub).

Le processus de mythogénèse, pour les films en salle, paraît rouillé, à peine un Kurosawa ou un Imamura pour remettre en scène, de façon réaliste, les problèmes de la vie après le nucléaire au Japon.

### Des affaires à problèmes

Lorsque s'est profilé à l'horizon 95 le cinquantenaire d'Hiroshima et de Nagasaki, on a compris, d'après les préparatifs difficiles de la commémoration aux Etats-Unis, où se révélait un mélange de non-dit et de bonne conscience, que le nucléaire allait à nouveau occuper une partie de la scène de l'actualité. L'affaire du timbre commémoratif, et l'exposition du Musée de l'Air et de l'Espace, en ont constitué des signes évidents. Je les rappelle très brièvement puisqu'ils se situent hors de mon champ d'images<sup>3</sup> : Le timbre commémoratif, qui devait comporter un champignon atomique, a finalement été annulé, pour éviter une provocation à l'égard des victimes. En revanche, l'affaire du Musée de l'Air et de l'Espace a montré le triomphe du point de vue des associations d'anciens combattants ; on sait que le Smithsonian Institute, l'un des gardiens du temple de la culture américaine, et gestionnaire des grands musées du Mall de Washington, avait projeté d'organiser au Musée de l'Air et de l'Espace une exposition consacrée à l'*Enola Gay*, le bombardier qui a lancé la première bombe, celle d'Hiroshima. Un comité d'experts et d'historiens a travaillé pendant des mois pour que la vérité historique soit bien établie. Ce qui, en clair, signifiait que la question de la nécessité ou de la non-nécessité de lancer la bombe devait être abordée et les différents points de vue passés en revue et exprimés. En 1945, l'amiral Leahy, le général Eisenhower (Mémoires d'Eisenhower en août 1945) et d'autres personnalités militaires et gouvernementales des années 40-50, s'étaient interrogés sur l'utilité de ce lancement sur un pays qui avait établi déjà bien des contacts en vue d'une reddition. L'exagération des chiffres de morts évitées est venue par la suite, dans les justifications postérieures. L'Air Force Association est entrée en campagne, elle a obtenu le privilège exorbitant de revoir et de censurer le script (700 pages) de l'exposition. Les citations incriminées ont dû donc disparaître, sous peine, si elles figuraient, de remettre en cause l'emploi de la bombe en 1945 et la stratégie de

---

<sup>3</sup>Une abondante polémique et des mises au point historiques se sont développées au fil des deux années précédentes, dans la presse française et américaine. On peut consulter, en 1995, les numéros spéciaux des hebdomadaires (*Le Nouvel Observateur*, *L'Express*, *Le Point*, *L'Evénement du Jeudi*), *Le Monde* quotidien et *Le Monde diplomatique*. Cf aussi l'excellent ouvrage collectif, *Hiroshima 50 ans, Japon Amérique : mémoires au nucléaire*, Edition Autrement, série Mémoires, n°39, septembre 1995, coordonné par Maya Morioka Todeschini

dissuasion de la guerre froide, tout entière assise sur l'arme nucléaire. L'exposition a ouvert sur un cheminement tronqué, et une esquivé de la question du choix américain.

A partir du 13 juin 1995, date de la déclaration de Chirac sur la reprise des essais nucléaires dans le Pacifique, la presse écrite et télévisuelle a rivalisé d'activité autour du nucléaire : quelques semaines à peine séparaient cette annonce, dont chacun a remarqué combien elle était mal placée dans le temps, du cinquantième anniversaire d'Hiroshima.

Il faut donc examiner à présent les choix opérés pour célébrer, télévisuellement, une date qui embarrassait certains, qui suscitait quelques passions politiques et écologistes et qui laissait aussi beaucoup trop de monde indifférent.

### Le menu du cinquantenaire

Parmi les commémorations, occasions de remises en ordre, terrains de jeu de la mémoire et de l'histoire, les cinquantenaires forment des configurations tout-à-fait intéressantes. Les témoins des événements honorés sont encore là, avec leurs souvenirs parfois contradictoires, parfois inscrits dans leurs propres corps - et c'est le cas du nucléaire - . D'autre part, pendant que les historiens ont déjà commencé à faire oeuvre de sens et d'explication, les réalisateurs de films et de télévision de leur côté ont fabriqué tout un stock de récits sur l'événement honoré. La solennité des cérémonies permet de façonner et transmettre des rites, pendant que cérémonies et récits permettent la mise en route, la mise au point ou la mise au rancart de mythes. Le cinquantenaire et ses préparatifs ont donc activé un discours et donné l'occasion de mesurer les trous, les écarts, les disparités entre les témoignages des contemporains vieillissants et atteints d'amnésie et de mythogénèse, et la réalité inscrite dans des corps toujours debout; après les intéressantes apocalypses proposées par quarante ans de fiction, et les ordonnancements de l'histoire, le cinquantenaire a donné l'occasion de figurer un objet acceptable pour la mémoire.

Dans la semaine du 5 au 12 août, je n'ai guère quitté mon écran de télé tout occupée par les retransmissions des cérémonies Live sur CNN et les émissions de commémoration organisée par la télévision française. Comment a-t-on honoré

Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août 1995 à la télévision (chaînes reçues en France par le câble)? Voici les principales émissions de la télévision française à propos du cinquantenaire d'Hiroshima et de Nagasaki

12 juillet 1995, *La Marche du siècle*, J.-M. Cavada.

1er août, Soirée Thema sur Arte, *Enola Gay, les ailes de l'enfer*, Klaus H. Hein, 1995, film de reconstitution sur le projet Manhattan

1er août, Arte *Pluie Noire*, Shohei Imamura, 1989, Jap. v.o.stf.

1er août, Arte, documentaire *Filmer Hiroshima*, 1984 : Montage des archives de Mc Govern et Herbert Sussan, opérateurs américains envoyés à Hiroshima et Nagasaki peu après les bombardements de 1945.

2 août, M6, *Hiroshima, Les cendres de l'enfer*, Peter Werner, USA, 1990, téléfilm de reconstitution avec une intrigue amoureuse.

5 août, Half Life, Dennis O'Rourke, Australie, *Half Life, les cobayes de l'ère nucléaire*, sur les expériences nucléaires américaines à Bikini et Castle Bravo, 1985, 1h. 20' (tourné pour le 40<sup>e</sup> anniversaire à la télévision australienne)

5 août, Béatrice Faillès, interview + documentaire, LCI, 20'

6 août, CNN : *reportage Live sur les cérémonies* à Hiroshima, de 1 h à 3 heures heure française (soit 8 heures-10 heures au Japon). Cérémonie extrêmement protocolaire, en noir et blanc, appel des morts de l'année, discours officiels.

6 août, France 2 : émission religieuse, *Agapè*, consacrée à Hiroshima, suivi d'une *Messe* en souvenir des victimes à Carmel de Mazille.

Parenthèse : ce même 6 août, à 14 heures, j'ai décollé de ma télévision pour me rendre au Trocadéro, sur le parvis des Droits de l'homme : une manifestation y était organisée au double propos des essais nucléaires français et du cinquantenaire d'Hiroshima. Malgré les chiffres du sondage paru ce même jour dans le Journal du Dimanche, qui donnait 62% des Français hostiles aux essais, à peine deux mille Parisiens s'étaient déplacés. Je n'étais donc pas en retard pour la suite du programme télé en direct.

6 août, La Cinquième, *Le Monde en guerre*, (témoins + archives) 52 minutes, Béatrice Linare, 52'

7 août, Arte : *Hiroshima, mon amour*, film franco japonais d'Alain Resnais, 1959, 1 h. 25 (démarche originale sur la mémoire et l'oubli, leurs lacis et leurs douleurs, il approche de biais la question du bombardement et de ses suites)

9 août, France 2, *Nagasaki*, Serge Viallet, documentaire (interviews de témoins + archives), 52 minutes 1995

10 août, France 3, Les dossiers de l'histoire, *Hiroshima*, de Jeremy Bennett, (témoins + archives), BBC et TV Asahi Japon, 1 h 16

Soit, par genres :

1. Des reportages Live sur diverses cérémonies commémoratives (la messe au Carmel, Hiroshima, extraits de JT sur Hiroshima, Nagasaki, Londres. Dans la nuit du 5 au 6 août, en respectant le décalage horaire, la chaîne américaine CNN a transmis en direct les cérémonies d'Hiroshima, longue suite de discours solennels faite devant un parterre d'hommes et de femmes vêtus de blanc et de noir, installés sur l'Esplanade de la Paix, de manière à inclure la sonnerie de la cloche à 1 heure 15 du matin très exactement, heure anniversaire, sur le fuseau horaire du Japon, de ce bombardement dont chacun a répété, avec raison qu'il avait ouvert une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité. Quelques jours plus tard, (après le 15 août), des cérémonies d'anciens combattants au Japon, et en Grande-Bretagne, montraient de vieux messieurs pour qui les souvenirs étaient d'une fraîcheur absolue : les Anglais toujours aussi vindicatifs et enchantés que les Japonais aient pris une bombe sur la figure, les Japonais, toujours aussi scandalisés de la reddition et des moyens utilisés pour l'obtenir.

2. Un genre proprement télévisuel : les débats ou talk-show, type *Marche du siècle*, avec reportages ou *Agapè*.

3. De nombreux documents de montage : composés entièrement d'archives ou présentant en alternance des témoins interviewés et des archives.

4. Quelques reconstitutions, c'est-à-dire de faux documentaires fictionnés (type *Enola Gay* de Peter Weber), des documentaires sur la préparation des bombes (le projet Manhattan, l'entraînement des pilotes).

5. Enfin, la télévision a présenté quelques films de fiction réalistes sur l'évocation du point zéro : *Pluie Noire*, de Shohei Imamura ; un téléfilm : *Hiroshima, les cendres de l'enfer*, et un grand classique français, *Hiroshima, mon amour* d'A. Resnais, qui est tourné dans l'Hiroshima de 1959, oeuvre construite sur la mémoire d'un passé qui ne peut ni s'évoquer ni s'oublier.

Les grilles de chaque chaîne, service public ou télévisions privées, forment donc un ensemble, mettent en place une interprétation de l'événement, établissent et flèchent les pistes d'une mémoire à l'aide des choix et des blancs. On peut se promener dans cette nouvelle carte d'identité dressée sur le point zéro du nucléaire et la questionner pour terminer.

#### Quatre remarques et deux questions

1ère remarque : l'insistance sur les ravages du nucléaire est partout présente, évoquée, à la télévision en tous cas, avec discrétion par les témoins et avec violence par les images. Cette discrétion des témoins et la violence des situations évoquées, laissent apparaître douleurs, solitudes, pertes d'identité physique, perte totale de famille et d'affection, stérilité, méfiance des autres non irradiés, mise à l'écart des survivants, silence des institutions, froide recherche scientifique américaine, longue censure américaine sur les documents. Il y a la discrétion de l'expression, d'une part, et la violence des situations transmise par la brutalité des images-témoins du temps qui a suivi le point zéro. De l'événement même, ce point zéro, on ne peut rien voir, et rien dire, il est pratiquement de l'ordre de l'inexprimable. Et de l'ordre de l'invisible, car, de cela, les films sont l'exacte métaphore : lorsque la pellicule est surexposée au moment des explosions (à Hiroshima, Nagasaki, Bikini, etc.) l'écran en devient momentanément tout blanc. Proprement sidéré. S'inscrit ensuite l'immense champignon coloré, pour les aviateurs qui contemplent leur oeuvre. Les survivants en témoignent : c'est le plus beau souvenir visuel qu'on puisse avoir et ceux qui l'ont eu en sont pratiquement tous morts sur le coup<sup>4</sup>. Le nucléaire ne peut se voir que de loin. Et peut-être est-il plus commode de le voir de loin dans le temps, également.

---

4Cf le témoignage de Mme Y. in *Hiroshima 50 ans*, op. cit. p. 31.

2<sup>ème</sup> remarque : les oeuvres présentées sont toutes issues de, ou tournées vers le passé, vers ces jours de 1945, que bon nombre des habitants de la planète n'ont pas connus. Les oeuvres présentées - archives, témoins parlant d'événements devenus anciens, films de fiction réaliste - illustrent les deux événements sources : les bombardements des deux villes japonaises par l'aviation américaine, une bombe à l'uranium sur Hiroshima, une au plutonium sur Nagasaki. Sur le plan temporel, la bombe atomique est bien mise à sa place historique, il y a cinquante ans. Cette appartenance qui pourrait être rassurante est contrebalancée par l'actualité des journaux télévisés, où les manifestants des pays riverains du Pacifique, ou dans les différents pays de l'Union européenne, contre les essais nucléaires français, rappelaient que la bombe, ou ses formes actuelles, les missiles, est aussi dans notre horizon d'attente. Le documentaire australien Half Life, examinant les suites des expériences américaines à Bikini et autres atolls du pacifique, a évoqué sous une autre forme la permanence du nucléaire, ses actions de destruction, ses ravages, le danger des tests; il a éclairé ainsi la démarche de Chirac annonçant la reprise des essais nucléaires français moins de deux mois auparavant et déclenchant les protestations que l'on sait.

3<sup>e</sup> remarque : Les documentaires font plus ou moins le tour des drames engendrés par les ravages des deux bombes, les centaines de milliers de morts dans des conditions horribles, les dizaines de milliers de blessés et d'irradiés, les cancers, la stérilité, la solitude des victimes survivantes, les vies perdues et gâchées, l'inquiétude profonde qui s'est ouverte pour l'humanité à l'égard de ce nouvel hôte que savants et militaires ont offert volens nolens à leurs congénères. L'identité des problèmes traités, à froid dans les documentaires, à chaud dans les imaginaires, est donc bien établie. Les deux discours, mythique et commémoratif, sur le plan de la thématique, coïncident.

La 4<sup>e</sup> remarque est dans le droit fil de la précédente : malgré cette similitude, aucune part n'était faite, dans cette commémoration télévisée de 1995 (représentations, fêtes et cérémonies) au cinéma de science-fiction : or, si nous connaissons virtuellement, imaginativement, le monde post-atomique, c'est pour nous être promenés maintes fois, par le biais du cinéma, dans les villes et les déserts des

Etats-Unis - parfois japonais et beaucoup plus rarement européens - ravagés, bouleversés, brutaux où s'affrontent des humains bouleversés, des monstres, des mutants, selon le degré de vraisemblance proposé par le scénario. Sans doute ne sont-ils pas jugés sérieux, dignes d'être témoins de l'histoire, par les responsables des programmes et ne sont-ils pas perçus comme faisant partie entièrement de notre pensée du nucléaire?

Ière question : 1995 a-t-il innové dans le style commémoratif? Des précédents anniversaires d'Hiroshima - Nagasaki<sup>5</sup>, la télévision française n'avait offert qu'un minimum à peine vital. En 1950 et en 1955, la télévision est trop peu répandue pour qu'elle prenne une part de poids aux cérémonies. En revanche, en 1965 (20 ans), 1970 (25 ans) elle a adopté le premier des principes des commémorations : pour se souvenir ensemble, on regarde- ou on évoque - le passé. Des documents fabriqués pour la circonstance, notamment par l'ECPA (Etablissement cinématographique et photographique des armées) avaient été diffusés, transmettant la version officielle qui fait de l'événement un appendice de la deuxième guerre mondiale. Le plus convenable de la vie du nucléaire, ce qu'on évoque en tous cas dans toutes les commémorations, c'est que les bombes des 6-9 août 1945 ont paralysé la seconde guerre mondiale et, par la suite, ont paralysé de fait l'emploi du nucléaire dans les conflits : d'où l'idée fautive qu'une ère de paix s'en est suivie. Le même service minimum avait été assuré en 1985 : il y a dix ans, lorsque j'avais demandé dès février aux trois chaînes françaises (appartenant toutes au service public), ce qu'elles comptaient projeter pour les 6 et 9 août, l'une des chaînes n'a rien diffusé et n'a même pas répondu à ma lettre. Les 2 et 3 septembre, Antenne 2 avait diffusé aux Dossiers de l'écran un débat avec des survivants, autour du téléfilm *Enola Gay*, de D. Lowell Rich, reconstitution assez plate sur le héros pilote d'Hiroshima. TF1 n'a pas traité le sujet en soi, mais seulement par la projection d'un documentaire sur l'ensemble de la

---

<sup>5</sup>Cf Hélène PUISEUX, "Fin de partie ou les commémorations du 40e anniversaire des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki", in *La Commémoration*, actes du Colloque de l'EPHE, 1986, paru en 1990 chez Peeters, Louvain-Paris, pp.369-379.

Deuxième guerre mondiale qui contenait un ou deux plans du bombardement d'Hiroshima.

Le 5 novembre 85, dans le cadre d'une émission scientifique, TF1 a diffusé un documentaire de la télé japonaise NHK *L'Holocauste nucléaire* : celui-ci tourné par NHK pour le 40<sup>e</sup> anniversaire d'Hiroshima Nagasaki, montre les possibilités catastrophiques d'un avenir nucléaire, avec les modifications climatiques et les désastres qui s'ensuivraient ; elles étaient présentées sans ambiguïté, avec des images du Musée d'Hiroshima. Mais la présentation orale qu'en a faite TF1 n'a pas resitué le documentaire dans le contexte Hiroshima-Nagasaki. Si bien que TF1, en 1985, n'a misé que sur le bénéfique de la bombe, confinée dans le rôle d'accélérateur de la fin de la deuxième Guerre mondiale. Les choix de la télévision française, toutes commémorations d'Hiroshima-Nagasaki confondues, semblent donc ignorer la deuxième fonction des commémorations, à savoir réembrayer vers l'avenir, à partir des valeurs et des héros anciens. C'est que dans le réel, l'avenir du nucléaire n'est guère apte à dynamiser l'avenir, contrairement au discours mythologique des films de fiction. La tentative d'ouvrir le passé sur l'avenir, lors de la commémoration de 1965, a été faite par Peter Watkins avec son film *The War Game*, réalisé pour la commémoration à la BBC qui l'a refusé : il était une condamnation de l'arme nucléaire; le film montre la possibilité d'une guerre atomique, là, tout de suite, à Londres, en 1965<sup>6</sup>.

Quant à *Half Life*, document australien projeté cette année et que j'ai évoqué plus haut, il constituait une intéressante exception en sortant du terrain de la deuxième guerre, mais sans pour autant embrayer directement sur notre présent. Le lien, il fallait le faire nous-même, si on le voulait, avec les essais nucléaires qui se profilaient à l'horizon, et qui masquaient, à travers les discours techniques sur les simulations, l'idée qu'un jour, tout de même, on s'en servirait<sup>7</sup>.

Les habitudes mises en place par la télévision, en France tout au moins, même lorsqu'elle apporte des documents nouveaux, ressemblent assez à des rites

---

<sup>6</sup>Le film est sorti en salle l'année suivante et rejoint la gamme militante antinucléaire.

<sup>7</sup> Claude Cheysson à un débat organisé sur Arte le soir du 1<sup>er</sup> août, dans les articulations de la soirée Thema, a d'ailleurs justifié la nécessité d'adapter l'armement, petits missiles pour petits conflits.

d'exorcisme : le plus efficace reste assurément de lier l'événement à la deuxième Guerre mondiale, où il se glisse porté par le flot, enveloppé dans l'histoire officielle, grandi par le fait d'en avoir accéléré la fin<sup>8</sup>.

Pour conclure, une dernière question : qu'est-ce qu'on commémore à Hiroshima et Nagasaki?

Les 6 et 9 août sont une sérieuse pelote de fils indémêlables, noués dès les 6 et 9 août 1945. Est-ce le grand silence blanc de l'Empereur du Japon? Le calme professionnel de Paul Tibbets, pilote de l'*Enola Gay*, le B 29 de Hiroshima ("*la journée était belle, il n'y avait aucun problème*", dit-il en débarquant aux Iles Marianne, de retour de mission, le matin du 6 août)? Ou bien le titre du *Monde* à Paris "*Une révolution scientifique*" ? Ou encore le discours de Truman, ce même 6 août : "*Nous avons dépensé plus de deux milliards de dollars pour un "scientific gamble" (jeu d'argent) très cher et nous avons gagné. Nous avons inventé la bombe atomique et nous l'avons utilisée, et nous continuerons de le faire tant que le Japon restera en mesure de faire la guerre et n'aura pas capitulé. C'est une terrible responsabilité qui nous incombe. Nous remercions Dieu qu'elle soit la nôtre et non celle de nos ennemis et nous prions pour qu'Il nous guide dans son utilisation selon Ses voies et pour Ses buts*" ?

Dans l'incapacité de choisir, on se rend à un dénominateur incontestable : on commémore des morts. C'est le choix fait tout au long de l'année, depuis 1945, à Hiroshima; ces morts sont les garants malgré eux d'une politique de dissuasion qui entraîne une accumulation d'armes beaucoup plus violentes que ceux qui les ont tués ou irradiés. Le nucléaire de 1945, sous la forme des deux bombes, a créé ses victimes, héroïnes malgré elles et cependant leur mort engendre une ambiguïté, une de plus : en deux fragments de seconde, la réaction en chaîne fait des civils Japonais, dont l'armée était jusque là agresseur à part entière, de véritables victimes offertes soit à l'expiation des crimes de leurs dirigeants, soit aux ambitions américaines désireuses de paralyser l'avance soviétique; à l'inverse, les Américains agressés à Pearl Harbour puis

---

<sup>8</sup>Par rapport à la télévision, la presse écrite en 1995, a tenu un discours beaucoup plus fort, parfaitement critique, comme en témoignent les numéros spéciaux des magazines déjà évoqués à la note 3

défenseurs du bon droit et de la civilisation contre la barbarie, selon leur propre mythe national, sont devenus les 6 et 9 août les auteurs d'un massacre dont la nécessité est toujours en question : la gêne posée par la responsabilité du fabricant des deux bombes forme, on l'a vu (mais je ne l'ai jamais si bien vu qu'au moment de la gêne provoqué par 1995 quand il s'est agi de parler du réel), le point aveugle de tous les films de science-fiction consacrés à la guerre atomique.

En effet, le point aveugle est partout : à chaque apparition, si mesurée soit-elle, les documents posent la question lancinante de la nécessité de la bombe et de la destruction massive et immédiate d'une population civile, et, évitant de poser la question de la responsabilité, les documents et les émissions font prudemment le tour de la responsabilité qui touche de plein fouet la bonne conscience américaine<sup>9</sup>. A cet égard l'article de Kai Bird co-président du Comité des historiens pour un débat libre sur Hiroshima, dans *Le Monde diplomatique* d'août 1995, exprime parfaitement cette crainte américaine : *"Ce que la plupart des Américains connaissent d'Hiroshima s'apparente à un mythe. Car Hiroshima ne constitue pas n'importe quel événement historique. C'est à la fois le dernier acte de la seconde guerre mondiale et l'antichambre de quarante années de guerre froide. A ce titre, l'événement symbolise tout un ensemble de croyances centrales à l'identité de la plupart des Américains. S'ils venaient à considérer que le massacre de 200.000 civils à Hiroshima et Nagasaki - pour la plupart des enfants et des femmes et des personnes âgées sans armes - n'avait pas été nécessaire, leur perception morale d'eux-mêmes s'en trouverait peut-être déstabilisée."*

Tout le temps de la politique des blocs et de la guerre froide, le discours des films a raconté et justifié la terreur et l'excitation de recevoir la bombe, la crainte de voir s'y effondrer ses propres valeurs et ses propres institutions, le hasard dangereux qui vous dote de la fin des temps ou de la nouvelle chance : les composantes du mythe

---

<sup>9</sup>Cf L'émission de Jean-Marie Cavada (FR 3 12 juillet 1995) était un modèle du bon fonctionnement de ce mythe, sous l'autorité scientifique de l'historien André Kaspi. Malgré la participation du Nouvel Observateur (fort critique dans son n° 1601 du 13 juillet 1995), malgré la présence de Hibakusha, malgré la présence de Maya Morioka Todeschini, coordinatrice de *Hiroshima 50 ans, Japon-Amérique : mémoires au nucléaire*, op. cit., on est resté sur l'affirmation que les deux bombes ont évité l'invasion du Japon et, donc, des millions de morts.

filmique nucléaire en repoussant l'événement dans le futur ont permis de moins voir le passé; en repoussant le responsable du déclenchement de la catastrophe du nucléaire dans le blanc et le hors-champ, en choisissant le sol national pour les bombardements imaginaires, ces composantes forment un retournement complet de la situation, un gant à l'envers.

Il n'en reste pas moins que c'est bel et bien la Bonne Amérique qui, historiquement, a fait l'acte incalculablement dangereux de balancer les bombes pour de bon, et chez les autres, sans justification réellement tenable à l'examen critique de la situation de 1945. L'ensemble créé par la mythologie filmique a aidé à dénier ces blessures et ces questions non-dites et à les refouler, il a contribué à la mise en acceptabilité de l'emploi du nucléaire, à l'installer dans notre pensée du monde, il a joué du côté du pôle palliatif, mais, repoussant l'origine du nucléaire dans le blanc de l'invisible et du non-dit, il a aussi servi d'étai au mythe identitaire de l'Amérique.

**Table des matières**

<b>AVANT-PROPOS</b> <b>Jean-Pierre DAVIET</b>	p.3-5
<b>PRÉSENTATION</b> <b>Monique SEGRÉ</b>	p.6-16
<b>LECTURE "SOCIO-ANTHROPOLOGIQUE DU CONTEMPORAIN"</b> <b>Pierre BOUVIER</b>	p.17-29
<b>MYTHOLOGIE FILMIQUE DU NUCLÉAIRE</b> <b>Hélène PUISEUX</b>	p.31-52
<b>STRUCTURE ET CONTRE-STRUCTURE</b> <b>DANS LES RITES PROFANES</b> <b>Claude RIVIÈRE</b>	p.53-71
<b>RITUELS FAMILIAUX ET SOCIAUX</b> <b>DANS LA GRANDE BOURGEOISIE</b> <b>Michel PINÇON, Monique PINÇON-CHARLOT</b>	p.73-95

<b>PROCESSUS DE SOCIALIZATION ET APPRENTISSAGE DES CIVILITÉS, A PROPOS D'UN RITUEL : L'ANNIVERSAIRE Régine SIROTA</b>	p.97-109
<b>RITES FAMILIAUX ET RENTRÉE SCOLAIRE Marie-France DORAY</b>	p.111-136
<b>NOUVEAUX RITES DE PASSAGE ET CYCLE DE VIE Michèle FELLOUS</b>	p.137-151
<b>RITUELS DANS UNE INSTITUTION D'ART Monique SEGRÉ</b>	p.153-166
<b>SYMBOLISME INDIVIDUEL (SINGULIER) SYMBOLISME COLLECTIF Pierre LANTZ</b>	p.167-176

**MYTHES, RITES, SYMBOLES DANS LA SOCIÉTÉ  
CONTEMPORAINE**

TEXTES DE :

**PIERRE BOUDIER, MARIE-FRANCE DORAY,  
MICHELE FELLOUS, PIERRE LANTZ,  
MONIQUE PINÇON-CHARLOT, MICHEL  
PINÇON, HELENE PUISEUX, CLAUDE  
RIVIÈRE, MONIQUE SEGRE, REGINE  
SIROTA.**

Paris - 1996  
ISBN : 2-11-089701-5